

ville. Il est vrai que M. Cherrier n'a jamais voulu se déposer de ces terrains et qu'il les laisse vacants; mais nous ne pouvons croire que ce soit dans le but d'y cacher et entretenir des brigands qui, de là, fondent sur les honnêtes gens pour les dévaliser.

« La victime fut soudain écrasée, baillonnée, étouffée.

« On se jeta sur lui et on souleva son manteau et son paletot pour lui découvrir le côté gauche de la poitrine. On ignore ce qui a arrêté les malfaiteurs dans l'accomplissement de leur crime. »

Je crois avoir trouvé la raison; il me paraît évident que c'est parce qu'on n'a pas pu trouver ce qu'on cherchait, le côté gauche, objet de leurs criminelles intentions. Il est tout probable si on l'eût trouvé que nous aurions un meurtre à déplorer.

« Un des chefs les plus intelligents de la police qui a visité les lieux, quelques heures après l'affaire, est d'opinion qu'un meurtre eût pu être commis facilement et sans bruit par un coup de poignard, et que le corps eût pu être jeté, à deux hommes, par-dessus la clôture dans une profondeur de trois pieds de neige molle.

Il faut avouer que cette neige molle, sur le terrain de M. Cherrier, est un fait grave.

Ce respect des morts chez l'assassin qui choisit, pour commettre son crime, l'endroit où il y a de la neige molle, est bien de nature à susciter des commentaires. Un meurtrier de bas étage se serait fort peu soucié de jeter le cadavre de la victime sur de la neige molle ou dure.

BALSAMO.

Nous avons depuis appris le nom du monsieur qui a été assailli si brutalement. Cependant comme la correspondance de notre ami Balsamo est évidemment une plaisanterie sans malice, nous croyons pouvoir la publier sans inconvénient. On a trop d'esprit pour s'en fâcher.

L'hon. P. J. O. Chauveau adressait à Madame Glendowyn, dans le mois de Novembre, le Journal de l'Instruction Publique qui contenait une charmante petite pièce de poésie signée: « H. C. » Il voulait procurer à sa fille bien-aimée la délicatesse et agréable surprise de lire sur une terre étrangère.

Le Journal partit, mais, hélas! lorsqu'il arriva, celle à qui était destinée la jolie fleur dont il était parée, avait cessé de vivre.

Nous publions cette pièce de poésie à laquelle les circonstances donnent un si triste intérêt. Elle justifiera les éloges que nous avons faits de l'infortunée jeune femme: c'est une délicieuse émanation d'une âme tendre, d'une intelligence distinguée.

#### MA CHAMBRETTE.

Elle est belle, elle est gentille!  
Toute bleue, à mon réveil,  
Elle a le feu qui scintille  
De chaque brillant soleil!  
Elle a la pâle lumière  
Des étoiles de la nuit,  
Et l'encens de ma prière  
Qui s'élève et qui s'enfuit.  
Oui, c'est là, dans ma chambrette,  
Que je prie et parle à Dieu;  
Oh! quelle grâce secrète  
Se répand en ce doux lieu!  
Dans ce petit sanctuaire,  
Chaque meuble, chaque objet,  
Deviens pour moi le sujet  
D'un penser qui sait me plaire.  
C'est le chant de mon oiseau  
Dont la douce mélodie  
Charme tant ma rêverie,  
Lui donne un essor si beau;  
C'est aussi mon secrétaire  
Sachant toujours me distraire  
Lorsqu'un nuage léger  
Vient en passant m'affliger;  
Il est la sûre cachette  
Du plus intime secret  
Comme à ma mère discrète,  
Je lui dis tout sans regret;  
Mais si je taris la source  
De mes heureux souvenirs,  
Ou si l'ennui dans sa course  
Vient provoquer mes soupirs,  
De suite c'est la lecture.  
Les livres ne manquent pas,  
Si mon cœur veut les appas  
De tout ce que la nature  
A de grand et d'enchanteur  
C'est le « Récit d'une sœur, »  
Oh! quel admirable ouvrage  
Il a bien le pur langage  
D'un cœur vrai, de l'idéal,  
De la sainte poésie.  
Puis vient après, le journal  
De la rêveuse Eugénie,  
Dont le style original  
Révèle un si beau génie.  
Mais c'est assez vous compter  
Mon doux trésor littéraire,  
Je ne saurais bien chanter  
Ces fleurs de mon étager:  
Et cependant je voudrais,  
Je voudrais, ô ma chambrette,  
Dire dans ma chansonnette  
Tous tes gracieux attraits,  
Ainsi que fait l'alouette  
Et chaque gentil oiseau,  
Pour le petit nid d'herbette  
Qui fut hier son berceau.

H. C.

#### DE SALABERRY.—ERRATUM.

A la fin du portrait, dernière phrase, il faut lire « Tous ces beaux noms » au lieu de « braves noms. »

#### AVIS.

Nous prions nos abonnés de vouloir bien nous expédier le plus tôt possible le prix de leur abonnement. Lire et payer sont deux choses essentielles à l'existence d'un journal. Le premier ne peut faire sans l'autre. Un coup d'œil sur l'annonce qui se trouve à la dernière page de notre journal aura un bon effet.

Ceux de nos abonnés qui demeurent dans des paroisses où il n'y a pas d'agents, sont priés de nous envoyer directement le prix de leur abonnement.

#### L'ANGLETERRE SE REVEILLE.

L'Événement a publié la traduction d'un excellent écrit d'une des grandes revues anglaises sur l'état actuel de l'Europe, ou plutôt sur les maux que prépare l'ambition prussienne, si l'on n'y met un frein puissant. L'auteur veut l'intégrité d'une France régénérée et adjure son pays, l'Antique et fière Albion, d'intervenir, par la diplomatie et par les armes, pour empêcher l'égoïsme de sa voisine. On ne lira pas sans plaisir les conclusions de ce travail :

« Quelle devrait être notre politique? Je n'hésite pas à le dire: arrêter les progrès de l'ambition prussienne; l'arrêter par la diplomatie, si c'est possible; par les armes, si c'est nécessaire. Ce n'est pas au nom de la France ni de la République Française, mais dans l'intérêt de la paix européenne, que l'Angleterre a pour devoir de s'opposer à la domination du nouvel empire du sabre. Il est temps de délivrer l'Europe du poids militaire et rétrograde de la Prusse; et de la forcer à reprendre sa place légitime. Comment cela peut-il être accompli, même si nous le voulons, se demande-t-on; et qui peut résister à la Prusse, comme si les qualités qui font les hommes d'Etat, l'énergie, la puissance avaient fui de notre pays à tout jamais. Notre nation est-elle la Hollande, la Belgique, le Danemark, qu'il faudrait ne plus en tenir compte dans la politique européenne? »

« En premier lieu il faudrait l'action des hommes d'Etat. Si l'Angleterre s'y mettait de cœur, et si on savait qu'elle s'attache à obtenir un pareil résultat, elle pourrait former bientôt une grande confédération des puissances neutres. Elle se mettrait à la tête de cette confédération des faibles qui en elle-même trouverait une immense force. Elle s'attacherait à la Suède, le Danemark, la Hollande, la Belgique, la Suisse, par des alliances offensives et défensives en vertu desquelles chaque membre de l'union garantirait l'inviolabilité des autres. Elle mettrait le bon droit de son côté en restituant toutes ses possessions étrangères en Europe. Elle pourrait garder Hélioland pour la nouvelle fédération ou pour le Danemark, à qui Hélioland devrait régulièrement appartenir. Elle pourrait rendre Gibraltar à l'Espagne; et, s'il le fallait, Malte à l'Italie. Alors, si la qualité d'homme d'Etat est quelque chose, l'Espagne, l'Italie, l'Autriche, qui toutes déjà sympathisent avec la France, seraient promptement acquiescées à l'alliance. Ce seraient des mains impuissantes par elles-mêmes, mais qui, munies désormais de la force collective de toute l'Europe occidentale, ne pourraient manquer de contraindre l'Allemagne à s'arrêter et à conclure une paix raisonnable. »

« Si ceci n'atteignait pas le but, je ne m'arrêteraï à aucune des conséquences de mon opinion. Si l'Allemagne, dans son ambition, marchant tête baissée, insistait pour arriver à la destruction de la France, et que les autres ne puissent faire un effort collectif, dans le but de l'empêcher, l'Angleterre devrait se jeter seule au secours de la France, avec toutes ses forces morales et matérielles, navales et militaires. Si la tâche était désespérément au-dessus de ses forces, c'est que l'Angleterre aurait cessé d'être une grande puissance et aurait sérieusement reculé en importance depuis les jours glorieux de Pitt, de Chatham, ou de Marlborough. »

L'Ordre publiait, jeudi dernier, un article fort sensé sur les partis politiques. Après avoir parlé des luttes qui ont précédé la Confédération, il indique les causes de la réorganisation politique qui s'opère dans le Bas-Canada!

« Le temps d'arrêt qui suivit l'introduction de la constitution fédérale a eu pour effet de suspendre les hostilités, et cet instant de trêve a suffi heureusement pour faire enfin ouvrir les yeux au grand nombre de ceux que l'entraînement des luttes avait jetés dans l'un ou l'autre parti, avant qu'ils eussent parfaitement compris la pensée et les tendances de ceux qui dirigeaient le mouvement. »

« Dès ce moment on s'aperçut que qui avait cru combattre seulement pour un principe, n'avait sauvé qu'un homme, et qui avait cru s'allier pour faire la guerre aux abus d'administration, fournissait des armes à une guerre aux principes auxquels il était le moins disposé à se montrer hostile. »

« De ce moment aussi on comprit que l'ensemble de notre population n'était pas au fond aussi divisée que l'apparence pouvait le faire croire; que tels et tels dont on redoutait les tendances anti-religieuses et anti-patriotiques étaient aussi bons croyants, aussi bons patriotes qu'il le fallait; que tels ou tels autres auxquels on reprochait le fanatisme ou la servilité, étaient après tout aussi tolérants que raisonnables, aussi indépendants que convenables dans leur manière de voir et d'agir; que tels au tels hommes que l'on avait défendus avec acharnement, méritaient bien après tout les reproches que ses actes avaient provoqués; que tels ou tels chefs qui se donnaient comme patriotes farouches, comme citoyens zélés pour la cause publique, désintéressés jusqu'au sacrifice, n'étaient en fin de compte, que des hommes avides d'honneurs et de places que leur insuccès devait tôt ou tard jeter de dépit dans les errements les plus pitoyables; que tels autres que l'on prenait pour des pilliers de la religion et des principes, n'étaient que des habileurs qui voulaient se faire un marchepied de l'autel, et qui ne comprenaient et n'acceptaient de sa doctrine que ce qui pouvait correspondre à leurs propres desirs. »

L'auteur de l'article se demande ensuite si on doit regretter ces faits ou s'en réjouir. Voici la réponse :

« Cela dépendra entièrement de la direction que ceux qui disposent de l'influence sauront imprimer petit à petit à l'opinion de cette immense partie de la population qui momentanément indécise, flottante, attend qu'on lui creuse un lit nouveau et mieux déterminé pour reprendre son cours dans un flot plus vaste et plus uni. »

« Il y a là de grands devoirs et de graves responsabilités. »

#### SCENE DE CHASSE ÉMOUVANTE.

« Le *Moniteur Acadien* raconte la jolie histoire que voici :

Une singulière aventure est arrivée, à la fin de novembre, à un sauvage de la Pointe à Bouleau, Tracadie, comté de Gloucester. Les outardes, par voliers sans nombre, font ordinairement, l'automne et le printemps, leur apparition dans ces parages, à la grande satisfaction des Nemrods qui s'en donnent à cœur joie. Mais une autre classe de chasseurs font compétition aux amateurs de fusils. Quelques habitants ont adopté le système russe, c'est-à-dire la ligne et l'hameçon, tout comme pour le poisson. Ils attachent, de distance en distance, à une ligne pour la morne plusieurs douzaines de petites lignes grées d'hameçons recouverts de tranches de navet. On ajoute ainsi plusieurs longueurs arrangées; quelquefois les lignes ont plus d'un demi mille. Ainsi arrangées elles sont placées dans l'eau aux endroits les plus fréquentés des outardes, qui, la marée basse reviennent au pâturage et s'empressent de faire honneur au navet. Il n'est pas rare de voir prendre, d'un seul coup une vingtaine d'oiseaux.

Or, un beau jour un sauvage très-intelligent, du nom de Pierre Pomaniles, se rendit à l'endroit où il avait tendu ses lignes, pour voir le résultat de son travail. Accompagné d'une jeune fille, il dirige son canot d'écorce à l'ancre de la ligne dont il lie l'extrémité à l'avant de l'embarcation; puis il débarque sur un découvert, disant à son enfant de bien tenir. Effrayés de l'apparition de l'homme des bois, les outardes se levèrent en masse en prenant leur volée vers l'embouchure du havre, traînant le canot et son contenu avec une rapidité étonnante. Les sentiments de Pierre, à ce moment, sont indescriptibles. Ne pouvant porter secours à son enfant, il fond en cris de douleur. Le cortège ailé allait prendre le large, et le sort de la petite infortunée lui paraissait déterminé.

Mais tout à coup plusieurs détonations retentissent au loin, et le chef de file, en apparence frappé, tomba dans l'eau, où s'abattirent toutes les autres. C'était le frère de Pierre et ses deux fils qui avaient fait feu sur les fuyards. Comme bien l'on pense, on court au secours de la petite fille plus morte que vivante, et l'on procède à retirer les prisonniers de la ligne. Quarante-huit outardes s'étaient prises à l'appât du navet appliqué aux hameçons. On dépêcha le canot vers Pierre qui jubila de joie en revoyant sa petite fille et en apercevant le nombre presque incroyable des oiseaux qui l'avaient remorquée si loin.

#### FAITS DIVERS.

SOUFFRANCES DE NAUFRAGÉS.—On a reçu par une lettre quelques détails sur les souffrances endurées par l'équipage de la barque *Canopus* qui a chaviré pendant une tempête, en allant de Memel à Londres, jeudi 3 décembre. Il est difficile de dire comment l'équipage réussit à se cramponner aux flancs du vaisseau battu par les flots, et à demeurer dans cette affreuse position pendant 7 heures. Dans cet intervalle, on parvint à couper les mâts, le navire se redressa et tous ces malheureux purent regagner le pont, à l'exception d'un seul que les vagues emportèrent. Pendant plus de 30 heures, ils restèrent tout trempés, à moitié gelés et mourant de faim, sur le pont du vaisseau plein d'eau. Bientôt le capitaine et un des hommes expirèrent avant d'avoir été secourus. Les autres furent recueillis par une petite goëlette qui les amena à Copenhague où plusieurs reviennent à peine des privations qu'ils ont subies.—*Courrier du Canada.*

PÉNIBLE ACCIDENT.—Lundi, le 2 janvier, un nommé Poirier résidant en cette ville, partait avec son épouse et un petit enfant de trois mois, pour aller se promener dans les Iles. Le mari s'était embarqué dans une autre voiture que celle dans laquelle était sa femme; Durant le trajet, le cheval que conduisait Poirier prit l'épouvante, en sorte que parti quelques temps après sa femme, il arrivait presque en même temps, mais pour être témoin d'un triste spectacle; La femme, soit par mesure de prudence ou autrement, avait trop bien enveloppé le pauvre petit être, car en débarquant elle s'aperçut qu'il se mourait. Le pauvre mari, arrivant sur ces entrefaites ne put au milieu des cris de son épouse désolée, que recueillir le dernier soupir de son petit enfant. Terrible enseignement pour les mères qui ne prennent pas assez de précautions pour leurs enfants.—*Courrier de Sorel.*

CATASTROPHE.—Lundi matin, 26 décembre, vers 2 heures, le portier de l'hôtel Spotswood, à Richmond, en Virginie, se préparait à éveiller les passagers qui devaient prendre le train du chemin de fer du Sud, lorsqu'il s'aperçut que l'hôtel était en feu. Il donna aussitôt l'alarme, et il s'en suivit un désordre indescriptible parmi les hôtes nombreux de la maison. Les hommes, les femmes se précipitaient par toutes les issues pour échapper à l'élément destructeur, qui faisait des progrès rapides. Au bout de 20 minutes, l'issue par les escaliers était coupée et plusieurs sautèrent par les fenêtres. Les détails de cet incendie sont navrants. Dans la soirée, on comptait sept victimes hommes et femmes, et plusieurs personnes manquaient à l'appel.

ENTERRES VIFS.—Le *Journal* de Elkader, Iowa, raconte que, vendredi dernier, à environ 3 milles de la ville, W. Bente, ses deux fils, Michael et W. Bente, et Frédéric Goodenhorf creusaient un puits qui est commencé depuis un an. L'ouvrage progressait et ils étaient sur le point d'atteindre le roc. Malheureusement, ils avaient négligé d'enlever la terre perdue, qu'ils avaient jeté derrière un mur construit l'année dernière. Pendant que les trois derniers étaient au fond du puits, W. Bente, fils, découvrit qu'il tombait de la terre sur lui. Instinctivement frappé d'un danger, il saisit la corne du treuil et il remonta au haut du puits avec une agilité dont il ne peut se rendre compte. Un instant après, un écoulement formidable se fit, et son père, son frère et Goodenhorf furent ensevelis vivants sous près de 20 pieds de débris.